

René Jadoul

Matricule 100139

D'Écrouves à Ottobrunn



A Fernand, Gabrielle et André

EXTRAIT

I

Clermont-en-Argonne. En 1944, ce chef-lieu de canton de la Meuse de plus d'un millier d'âmes, situé sur la Nationale 3 (la D603 aujourd'hui), à trente kilomètres à l'ouest de Verdun, est un bourg rural comme tant d'autres. Réputé pour son air pur, il dispose d'un aérium. Il a été presque entièrement brûlé durant la Grande Guerre, en 1914, si bien que le nouveau conflit peut sembler moins effroyable, malgré l'occupation allemande – matérialisée par une Kreiskommandantur, en face de la mairie, et la présence permanente d'une dizaine de soldats –, les restrictions, les prisonniers de guerre en Allemagne ou les réfractaires au service du travail obligatoire (STO).

Un détail a son importance, cependant : Clermont se trouve en « zone réservée », à treize kilomètres de Sainte-Ménéhould et de la ligne de démarcation avec la zone occupée. Dans ces territoires, l'occupation se double d'une politique de colonisation par des paysans allemands. En outre, la RN 3, depuis Paris

jusqu'à Metz via Châlons-sur-Marne (Châlons-en-Champagne aujourd'hui), constitue un axe essentiel dans la stratégie de retraite des Allemands.

Jusqu'à l'été, la région est relativement calme. Quelques passages de troupes nous incitent pourtant à la prudence. Les revers allemands vont modifier radicalement la situation. Logiquement, les sabotages et les actes de résistance se multiplient. Mon frère André, André Gueusquin, un garçon de 17 ans, et moi n'avons pas hésité à aller sectionner la ligne téléphonique sur la voie ferrée qui relie Châlons à Verdun, juste après la barrière entre Clermont et Aubréville. L'occupant considère donc probablement le secteur comme « sensible », infesté de « terroristes ». De surcroît, depuis quelques jours, des policiers allemands sont en mission à Verdun : ils enquêtent sur la tentative de suicide du général von Stülpnagel, le commandant militaire de la Wehrmacht à Paris, durant son retour vers Berlin le 21 juillet 1944 à la suite de son implication dans l'attentat contre Hitler.



Mes parents Fernand et Gabrielle, à respectivement 28 et 26 ans, se sont établis à Clermont en 1928, avec leurs quatre enfants, André, 4 ans, Yvonne, 3 ans, moi-même, 1 an, et Luc, âgé de quelques semaines. Trois autres enfants naissent en France : Guy, en 1931, Monique, en 1932, et Nicole, en 1942. Nous faisons partie de la vague d'immigration belge de l'après-guerre. La France elle-même a suscité celle-ci pour combler les vides laissés dans les champs par la boucherie de 14-18 et l'exode rural, et répondre aux besoins de reconstruction du pays. La ferme Chantecler, propriété de Madame de la Cour, mais rapidement appelée par les Clermontois la ferme Jadoul, se trouve à neuf cents mètres au nord du village, sur la route de Neuville et Varennes-en-Argonne. Étendu sur quelque cent cinquante hectares, le domaine est le plus important de la commune. Mes parents exploitent aussi la centaine d'hectares de la ferme du Jarcq, un peu plus au nord et en retrait de la route. C'est pourquoi ils emploient plusieurs ouvriers, en particulier, à l'été 1944, Alfred Genestoux, 20 ans, Gabriel Guden, 31 ans, et son demi-frère Jules Lendormi, 18 ans, André Gueusquin, ainsi que des commis, tel Robert Lewillié, 40 ans, et des saisonniers.

Nous nous impliquons dans cette guerre dès septembre 1939. Nous accueillons ainsi une section hygiène, lavage et désinfection (SHLD) de l'armée jusqu'en mai 1940. Forte de cent à cent vingt hommes, elle a installé un grand baraquement en bois

dans la cour de la ferme. Des militaires de passage peuvent s'y doucher et y recevoir des soins. La grande croix rouge peinte sur son toit nous vaut d'ailleurs d'être régulièrement la cible des avions de chasse allemands. Heureusement, si la ferme est mitraillée – une fois, nous dénombrons plus de cent cinquante impacts –, les bombes tombent toujours dans les bois et pâtures alentour.

Mais c'est la grande offensive allemande de mai 1940 qui nous projette vraiment dans les réalités de la guerre. La percée de Sedan, la course vers la Manche, l'avance rapide des bataillons ennemis désorganisent la défense alliée. Vue de chez nous comme de partout, je pense, c'est une extraordinaire débâcle.

La décision de l'administration française, début juin, d'évacuer les civils ajoute à la confusion. La population se trouve immédiatement mêlée aux troupes en retraite. L'encombrement des routes est à son comble. Ce n'est qu'un long cortège de civils et de militaires, à pied, à cheval ou en voiture, qui fuient. Clermont ne fait pas exception.

Dès le premier jour, la famille est éparpillée. Partis en Renault Monaquatre avec les plus jeunes, mes parents pensent aller préparer une position de repli. Nos chemins divergeront complètement.

André et moi prenons la route le 9 juin, avec d'autres Clermontois. Nous emmenons tous les chevaux de la ferme, une douzaine de bêtes au total,

en trois attelages. Au rythme de trente kilomètres par jour, sous la canicule. Nous sommes rapidement débordés par les colonnes allemandes qui nous coupent la route du sud. Nous subissons aussi des attaques aériennes, avec les fameux piqués des Stuka. Deux de nos chevaux sont tués sous les bombardements. Des cadavres jonchent les bas-côtés. Des civils blessés gémissent et appellent au secours. Mais nous ne pouvons rien pour eux dans cette inextricable pagaille. La panique est générale. Pour les gamins que nous sommes, l'exode n'est que souffrance et horreur.

Après huit jours d'errance, nous nous retrouvons à Haréville, une petite commune des Vosges, à cinq kilomètres de Vittel. C'est là que les envahisseurs nous rattrapent. Dès lors, nous n'avons qu'un but : revenir aussi vite que possible à Clermont, en espérant que la ferme n'a pas été détruite et que, peut-être, la famille est rentrée.

La route, cette fois, est moins embouteillée. Nous empruntons aussi, autant que faire se peut, des axes secondaires. Nous pouvons ainsi allonger les étapes et passer à quarante kilomètres quotidiens. En cinq jours, à cadence accélérée, nous rejoignons Chantecler.

Nous arrivons le 23 juin. Et nous découvrons une scène de désolation. La maison a été pillée. Plusieurs obus, de petit calibre, ont transpercé la toiture et perforé les murs des bâtiments. Des animaux ont été tués et sont en pleine décomposition. Les clôtures

sont coupées ou écrasées, sans doute par des chars, au vu des traces de chenilles. Le bétail traîne partout. Quant à notre espoir de retrouver la famille, il est déçu : la ferme est déserte.

Une tâche immense nous attend. Il faut d'abord parer au plus pressé et réparer les clôtures extérieures pour empêcher la dispersion du cheptel. Dès le lendemain matin, nous nous y attelons. Une grande pâture est bouclée le premier jour. Nous pouvons y rassembler tous les animaux errants. Le triage attendra. Fort heureusement, notre servante polonaise, Antoinette, réapparaît immédiatement et nous apporte son concours pendant toutes ces journées. Elle assure l'intendance avec beaucoup de mérite, dans des conditions matérielles très difficiles.

Quarante-huit heures après notre retour, alors qu'André m'a chargé de surveiller la ferme, je surprends un soldat allemand tentant de voler mon vélo. J'interviens avec véhémence. Probablement étonné, il bat en retraite et s'en retourne comme il est venu.

Le troisième jour, nouvelle alerte : cette fois, des individus mènent dans la cour de la ferme le bétail que nous avons rassemblé la veille. Je me précipite et ferme aussitôt la barrière. Quelle surprise ! Celui qui semble diriger l'opération est le maire du village voisin. Il est venu pour reconstituer son troupeau, ose-t-il me dire. Je lui tiens tête, tant bien que mal. Il n'est pas impressionné par un gamin, me lance-t-il.